

L'Express de Bénarès

爾法書苑

Jonathan Chiche
Libraire diplômé de l'École polytechnique
et docteur en mathématiques
齊正航 博士

Room 2001, Corn Yan Centre, 3, Jupiter Street, HONG KONG
Et régulièrement à Paris

Courriel : contact@lexpressdebenares.com
WeChat : livresrares
Téléphone en France : 06 95 83 34 99

登記證號碼 : 66404098

SOUS LE SOLEIL D'UN LÉZARD JANSÉNISTE

1. ARAGON (Louis). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE [À PIERRE MAISON]. [Septembre 1915], 11 pages sur trois bifeuillets à en-tête du Grand Hôtel Bellevue et de la Plage, Étables (Côtes-du-Nord), 21 × 13,5 cm.

Exceptionnelle très longue lettre intime, en 1915, l'année des dix-huit ans d'Aragon. Les témoignages de cette époque sur ce dernier sont d'une très grande rareté. Ce document, adressé à son ami d'enfance Pierre Maison, modèle initial du personnage d'Anicet, apporte un éclairage particulièrement précieux sur sa formation, sa sensibilité et ses préoccupations d'adolescent.

Aragon, dans les « clés » d'*Anicet* — rédigées à l'intention de divers collectionneurs et bibliophiles ; le roman avait paru en 1921 —, écrivait notamment : « **Dans l'abord, Anicet était, non l'auteur comme il le devint par la suite, mais mon ami Pierre Maison, qui venait de mourir pour la France, comme on dit (18 octobre 1918)** » (Pléiade, *Œuvres romanesques complètes*, I, page 167) ; « **Quant à Anicet, mettons que c'est moi et n'en parlons plus. Je rappelle qu'il était au début mon ami Pierre Maison, qui mourut en octobre 1918 au service de la France, dont il paraît qu'alors nous étions tous les domestiques** » (*id.* page 172).

Ce document a été étudié par Michel Apel-Muller dans « Aragon : jeunesse, genèse, 1915 et 1921 », article publié dans *L'Humanité* en février 2008 et disponible à l'adresse <http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?article524>. Il s'y trouve qualifié d'« **immense lettre confidence** », « **éclair[ant] une relation que l'on ne connaissait jusqu'ici que par *Anicet*** », celle avec l'« **ami aimé et admiré** » que fut Pierre Maison, « **pilotis du personnage d'Anicet** », mort de la grippe espagnole en 1918 après avoir survécu à la guerre.

Cette lettre contient de plus une remarquable description poétique de paysage à laquelle se mêlent des réflexions, d'une maturité singulière, reflétant l'éclosion de la sensation du caractère irréversible du vieillissement et de la fuite du temps.

Des passages entre crochets dans la transcription ci-dessous rétablissent quelques lettres manquantes — voir la fin de la présente notice.

« Cher ami

Quels remords ! Ne t'avoir pas écrit plutôt [*sic*] ! (Ne fais pas attention à l'écriture, j'ai une plume effroyable !) Je suis de plus cyniquement sans excuses : plusieurs pages de confusion ne suffiraient certes pas à réparer mes torts et par conséquent je m'abstiens de te les écrire, dans l'assurance où je suis que ta magnanimité consentira à m'absoudre. Donc avec l'absolution de tes benoîtes mains toutes de crottin parfumées, je passe à un autre chapitre, et je mets à la ligne.

L'en-tête du papier t'apprend que je perche pour l'instant à l'Hôtel Bellevue, Étables, Côtes du Nord (c'est mon adresse). Si tu avais bon souvenir, tu t'étonnerais sans doute, mais je suis dans la plus absolue certitude que tu [ne] te rappelles pas le moins du monde le nom [du p]atelin pour où je t'avais dit partir. Mais [je] suis bête ! Tu dois déjà connaître pa[r Va]llet mes pérégrinations. Partis pour Villervill[e (C)alvados] [...] Coutrot, nous ne n[ous y p]lûmes pas (mince de parfait défini !), [et] filâmes (remince !) sur la Bretagne à [Er]quy (Côtes-du-[Nord] puis [?]) là pas plus qu'à Villerville nous ne [nous] plûmes. Ceci nous met au premier septembre, date depuis laquelle nous sommes ici, où (enfin !) nous nous plaisons. Tu as sans doute su par Vallet que j'ai eu, que nous avons eu, Tréfouël et moi le plaisir de le voir deux fois au cours de deux excursions en bécane. D'Alexandre pas de nouvelles, sauf par Vallet, mais des nouvelles de quinze jours. Tu dois en avoir. De Guéret des nouvelles : il est à Landerneau, mais te l'a sans doute écrit. Malheureusement j'ai bien des remords à son sujet : voilà presque un mois que je traîne dans ma poche une lettre inachevée à son intention ! D'Etevenon pas de nouvelles, bonnes nouvelles, n'est[-ce p]as ? Je lui ai écrit hier douze page[s] dans l'intention de déclencher [une] modeste réponse. Je ne sais [quelles [?]] délices perverses ont pu lui fair[e] oublier tout ici bas (tout ici bas, da[ns l']espèce, c'est moi), mais ce doivent être de[s] délices non pareilles à coup sûr ! et je ne sais s'il faut lui en vouloir ! (J'ai, n'est-ce pas ? quelque toupet de me demander ainsi devant toi, s'il faut en vouloir aux paresseux de la plume !) Oh ! Devine qui j'ai aperçu sur la plage d'Hennequeville à côté de Trouville ? Boisard en chapeau melon qui avait l'air de s'embêter ! Il ne m'a pas vu, je me suis sauvé de toute la vitesse de mes jambes !

J'ai rencontré ici des gens intelligents. Entre autres un jeune homme qui prépare le professorat de lettres à la Sorbonne : je crois qu'il veut écrire une thèse sur Nietzsche, ça ne manque pas de crânerie en ce moment ! Il était d'une conversation très séduisante, je dis : "était" car il est ma[lh]eureusement rentré hier à Paris. Nous avo[ns r]ompu des lances en faveur de la musique [al]lemande, et j'ai pensé à nos bonnes [disc]ussions d'autrefois. Le souvenir m'est rev[enu co]mme je défendais Wagner, du jour où nou[s avions] ensemble descendu le cours de la Seine en parlant du Vaisseau Fantôme, et les mots que tu me disais [a]lors, en objections, me remontaient à la bouche et j'en réfutais l'argumentation. C'est un peu avec toi que j'ai discuté ce soir là, revivant notre promenade d'un dimanche de printemps. T'en souviens-tu ? Il faisait beau, mais le soleil avait quelque chose d'indéfinissablement triste, et le printemps nouveau ressemblait à un automne. Quand nous nous sommes arrêtés, sur la berge, passé Javel, le soleil était déjà bas quoi qu'il ne fut [*sic*] pas encore cinq heures. Ses rayons déjà affaiblis et horizontaux arrivaient de derrière la colline lointaine où s'accrochent les maisons des bords de la Seine qui disparaissait rapidement en un coude. Malgré la masse vert sombre des arbres de la berge opposée, courbés sur l'eau courante, toute chose semblait couverte d'une imperceptible teinte de rouille : on eut [*sic*] dit l'emprise poussiéreuse sur la campagne de la grande ville toute prochaine. [Ici Aragon passe d'une encre noire à une encre bleue.] Sur l'eau rougie dont les touches sombres décelaient par ci, par là la profondeur, le long du bord, les pontons lavoirs, comme parsemés eux aussi d'une poussière de brique, s'échelonnaient jusqu'au tournant. Pas un passant en vue : l'activité humaine se révélait en tas de pierres posées au fond, en bel ordre. Une maison flanquée d'une cheminée d'usine et de quelques baraquements noirs dressait d'angle la silhouette imprévue de son toit marqué d'un ressaut. Et par derrière, dans une buée vespérale, s'étagaient les côteaux de Meudon, avec leurs bois recéleurs de tonnelles et de guinguettes. Ce paysage morne, animé du seul mouvement de la Seine, vit encore intensément dans ma mémoire. Je l'ai revu une fois depuis : c'était en allant te voir à Versailles. Du train, on aperçoit le coin, par delà la rangée des maisons et des usines. [Je] l'ai montré, fugitif, à Coutrot et à Vallet par la portière. Et nos fronts collés aux vitres, nous lisions les majuscules des réclames dont s'ornent les usines : le nom de Ripolin en lettres blanches, énormes, passa, et je me souvins que nous avions passé devant l'usine, ensemble, ce jour là. Puis le train fila. Meudon ! Ces côteaux, de là bas entrevus dans la brume, nous les avons gravis pour aller

vers toi, en ce Versailles, où nous t'allions visiter un peu comme en exil, avec le sentiment de quelque étonnante anomalie. Et tous ces souvenirs, Meudon, ses côteaux, la route de Versailles, Versailles et la caserne, ta chambre avec son balcon, toute la vision de ta nouvelle vie, sont pour moi étroitement liés à ce paysage des bords de la Seine qui nous avait un jour frappé [*sic*], et j'en garde le souvenir vivace avec l'aide du dessin que tu en as fait. Ce dessin ! c'est mon meilleur souvenir de l'année, et il restera tel pour moi — il évoquera nos causeries, nos promenades et tout cet adorable et paresseux laisser aller de flânerie et de rêvâserie qui fut ma vie de tout un an, en votre compagnie, en la tienne, et comme je n'en trouverai sans doute plus jamais, ce doux farniente où je me complaisais [*sic*], à en oublier parfois les circonstance[s —] et qui fera que je garderai toujours de la guerre un double souvenir, qui, comme une tête de Janus me montrera deux faces, l'une menaçante et horrible, l'autre toute souriante et mélancolique, l'une qui me dira : "Marche !" et l'autre : "Carpe diem".

Et dans ce passé souriant et nostalgique, ton image reste à mes côtés, comme celle du rêveur que tu étais, jeune socialiste à idées ! avant que du jour au lendemain la réalité ne se fût dressée devant toi, dans une nudité qui, comme celle d'une femme d'un certain âge, perdait à la crudité du grand jour. Mais je ne veux pas croire que cette vie nouvelle ait pu considérablement te changer. "Abruti !" résumais tu, aux premiers jours, tes impressions de caserne. Je lisais, il n'y a pas encore longtemps, un mot de toi à Vallet où tu te servais à nouveau de ce terme. Oui, je le crois, le service te réduira, car tu as la ferme volonté de le bien faire, à l'état passif de machine, pendant un certain temps, pendant le temps nécessaire. Mais ta vraie nature n'en sera en rien entamée. Tu seras, tu es déjà, j'en suis sûr un bon soldat (même un bon sous-off ?), mais toujours en toi, subsistera comme une veilleuse cette faculté d'imagination qui t'emportait parfois et dont je te plaisantais — mais que j'espère bien maintenant te retrouver un jour, et qui te faisait ériger en système universel les moindres impressions d'une sensibilité vagabonde. Mathématicien poétique ! La belle antithèse ! et que tu la réalisais bien, toi qui de l'enthousiasme où te plongeait la solution élégante d'un problème passait presque sans intermédiaire à la fougue de la discussion philosophique ou même à celle d'un désir plus matériel. Le même intérêt t'attachait à la solution d'une question de géométrie ou à l'énigme de deux beaux yeux entrevus dans la rue. **Te souvient-il de cette femme qui avait les yeux verts et profonds, au coin du Boulevard Malheserbes et de la rue Jouffroy et que nous avons perdue Avenue de Villiers ? Et cette belle fille qui méprisait le type en casquette qui l'accompagnait et te glissait des sourires complices, un jour, dans le tramway jaune de Suresnes ? Et d'autres, qui fixaient ton attention pour un détail, un roulement des hanches, une poitrine ferme, une marche souple, l'élanement d'un corps, une lèvre trop rouge ou des yeux trop cernés ? Et ces sœurs dont tu ne parlais qu'avec émotion ? Tout cela n'était qu'enfantillages, soit, mais quels bons enfantillages ! Tout cela est passé, bien passé, fini ! et à le constater, n'y a-t-il pas quelque amertume, comme la sensation d'avoir en peu de temps vieilli plus qu'il n'eut [*sic*] fallu ? Presqu'au point d'en soupirer : "Ah ! Jeunesse" à dix-huit ans — C'est loin, loin et nous sommes loin aussi l'un de l'autre, avec la nostalgie d'être tous séparés. Tu souris, et tu penses que la nostalgie est une chose bonne pour les gens qui prennent des bains de mer à Étables (Côtes du Nord). Mon vieux, mon bon vieux, tu ignores ton bonheur. **Toi tu peux, si tu le veux, t'abrutir, ne pas penser. Et tu sens que tu fais un travail utile vers un but qui t'est cher. Moi je suis condamné à penser et à ronger mon frein. Je ne puis pas m'abrutir. J'ai essayé d'y parvenir par le sport. J'ai réussi une fois, deux fois, mais je n'ai pu prendre le pli. Et toujours la lancinante idée de mon inutilité revient me hanter. Depuis que je suis oisif, c'est une idée fixe, et n'ayant plus d'autre occupation [*sic*], je suis possédé de la pensée de la guerre.** J'ai sans cesse l'impression à la bouche d'un relent de tabac refroidi, il me semble m'être réveillé d'un beau rêve, j'ai l'amertume de l'inconscience où pendant un an de classes je sens que j'ai vécu, et de cette honte subite est né un grand désir d'agir. Mais on fait ce qu'on peut. Agir ! Il faudrait en avoir la force. Mon pauvre vieux, il n'y a pas de plus grande tristesse que ça, ne pas se sentir la force, être une âme qui voudrait et un corps qui ne peut pas. Cependant, toujours en moi, j'ai l'espérance sourde que cela n'est pas irréparable, qu'avec de l'exercice... mais je n'ai pas la force de volonté pour prendre cet exercice là moi-même. **Alors, s'il faut m'y obliger, le régiment ! Oh ! oui, le régiment, je le veux ! Et je fais tout ce que mes forces peuvent pour cela. Mais que peuvent-elles vraiment quand elles ne trouvent d'autre obstacle qu'une muette désolation et les pleurs d'une mère que l'on aime et que l'on sait malade assez pour avoir une attaque ? L'effroyable courage qu'il faut avoir pour déchirer ceux que l'on aime et peut-être irréparablement ! Mon vieux, mon vieux, si cela était fait, quel soulagement de pouvoir s'abrutir à la caserne, comme une brute, quel bonheur d'être de corvée ! Faire des travaux grossiers ! être une machine ! s'abrutir ! Je n'eus [*sic*] jamais cru souhaiter cela un jour.****

Je bavarde, et ma bougie s'est entièrement brûlée, la flamme est pour l'instant à l'intérieur du bougeoir. Je m'aperçois que j'ai noirci bien du papier, et si tu as lu mon épître en entier, j'ai dû bien t'ennuyer. Je ne sais pas trop ce que j'ai dit, et je ne veux pas le savoir. Je ne me relirai pas. Aussi tant pis s'il y a des fautes d'orthographe ! Tu feras semblant de ne pas les voir, et de ne pas baïller [*sic*]. Il est une heure indue [*sic*]. Je

te quitte : je t'envoie ma missive rue Jouffroy d'où on te la fera suivre, car j'ai peur de me tromper dans tes numéros. En réponse à ma lettre, et pour m'en accuser réception, tu me ferais plaisir si (je ne te demande pas de m'écrire) tu m'envoyais simplement ton adresse exacte sur une carte, sans plus, car je sais bien que tu n'as pas de temps à toi. Tes quelques loisirs te permettent cependant, j'espère, de lire ? Je regrette de n'avoir pu avant mon départ te revoir et t'apporter les bouquins que je t'avais promis. **Je t'indique en passant, si tu as le temps, les titres de deux bouquins de Paul Hervieu de la collection à 0f,95^{cm} : "L'Armature" et "Peints par eux-mêmes" qui sont très remarquables.** Bien cordialement à toi, ton vieil ami qui pense bien souvent à toi dans son trou de Bretagne quoiqu'il ne te l'écrive pas souvent.

Louis Aragon »

Pierre Maison, né le 3 septembre 1897, avait devancé l'appel. À l'époque de la rédaction de cette lettre, il effectuait ses classes à Versailles dans un régiment d'artillerie. Jacques Tréfoüel, autre ami de jeunesse d'Aragon, devint directeur de l'Institut Pasteur. Michel Apel-Muller ignorait si Boisard avait été condisciple ou professeur d'Aragon. Sur Alexandre, Coutrot et Vallet, il renvoie au dossier « Aragon et Robert Alexandre », présenté par Agnès Alexandre-Collier et Hervé Bismuth, publié depuis dans le numéro 15 de « Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet ». Sur Etevenon et Guéret, Apel-Muller écrivait ne rien savoir. La « mère » dont Aragon évoque les pleurs et la muette désolation, Claire Toucas, était en réalité sa grand-mère.

Mouillure ayant entraîné des trous avec atteinte au texte sur les deuxième, troisième et quatrième pages du premier bifeuillet. La pliure centrale verticale de ce dernier est fendue. L'encre autour des parties manquantes est délavée. La même mouillure affecte, de façon beaucoup moins marquée, le deuxième bifeuillet, où seules quelques lettres sont délavées. Le troisième est complètement épargné. Nous reconstituons le texte manquant entre crochets dans notre transcription sur la base de celle faite par Michel Apel-Muller dans l'article cité ci-dessus. La transcription de ce dernier n'est toutefois manifestement pas complète, et postérieure aux dommages subis par le document, lesquels semblent anciens. En guise d'exemple, signalons seulement qu'entre « Calvados » et « Coutrot » figurent davantage de mots que le simple « avec » présent dans la transcription d'Apel-Muller. Autrement, papier un peu fatigué sans gravité, traces de pliures et petites taches parfaitement acceptables.

Également disponible, sur demande : le manuscrit autographe signé du premier poème connu d'Aragon, daté de 1915, dont cette lettre éclaire les circonstances de la composition.

2. BANVILLE (Théodore de). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE À UN « CHER AMI » [JOB-LAZARE]. Paris, 23 août 1869. Une page et demie sur un feuillet, 20,6 × 13,4 cm.

Belle lettre témoignant de l'admiration de Banville pour Victor Hugo par une formule remarquablement proche de celle employée trois ans plus tard dans le *Petit traité de poésie française*.

« [...] J'ai lu et relu avec un bien grand intérêt les Roses et Chardons et les Rafales, car vous êtes bien certainement poète ! Vous avez l'émotion, la passion, la pitié profonde, le rire aussi ; vous êtes de ceux que toute chose belle ou douloureuse impressionne, et qui savent faire de leur impression une chose artistique et durable. Si vous ne m'aviez pas tant ému et charmé, je vous reprocherais bien, en ma qualité de vieux classique[,] des incorrections de rimes ; je n'en ai pas le courage ! **Victor Hugo le maître des maîtres est celui qu'il faut toujours consulter en fait de rimes ; les Contemplations et La Légende des Siècles doivent être nos évangiles !** Ne viendrez-vous donc jamais à Paris, pour que nous puissions causer de mille choses et de tout ? Moi, vous le savez, je suis attaché par la patte ; le feuilleton dramatique du National me tient ici comme un esclave — Celle de vos pièces que je préférerais, si je pouvais complètement faire un choix[,] est celle intitulée Inassouvie. Là vous avez tout réussi et vous êtes dans un admirable mouvement lyrique ! »

Dans son *Petit traité de poésie française*, en 1872, Banville énoncera : « Notre outil, c'est la versification du seizième siècle, perfectionnée par les grands poètes du dix-neuvième, versification dont toute la science se trouve réunie en un seul livre, *La Légende des siècles* de Victor Hugo, qui doit être la Bible et l'Évangile de tout versificateur français. »

Papier un peu bruni. À l'encre rouge dans le coin supérieur droit : « 135 ». Annotations au crayon identifiant l'auteur de la lettre et le destinataire.

3. [BAUDELAIRE (Charles)]. MEURICE (Éléonore-Palmyre GRANGER, Madame Paul). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE À CHARLES BAUDELAIRE. [Paris, ca. 5 janvier 1865.] Quatre pages sur un bifeuillet, 18,6 × 12,4 cm.

Une des trois lettres connues, la plus intime peut-être, de l'une des plus belles correspondances reçues par Baudelaire. Elle offre une peinture précieuse du milieu artistique parisien dont Baudelaire était familier, sous la plume d'une de ses très rares correspondantes et confidentes féminines.

Claude Pichois, sur le portrait qu'Ingres réalisa en 1843 d'Éléonore-Palmyre Granger (née en 1819), la veille de son mariage avec Paul Meurice, voyait « de la grâce, du sérieux, une vie intérieure, le sens de l'indépendance et de la dignité. Ce sont les qualités qu'on retrouve dans les lettres qu'elle adresse à Baudelaire vingt ans plus tard, lorsqu'elle est avec lui en vertueuse coquetterie. » Fille du peintre Granger, lui-même élève de Regnault — ami du père de Baudelaire —, Madame Meurice était très bonne pianiste. En juillet 1866, « la femme de grand cœur qu'elle fut pendant la maladie de Baudelaire » (Pichois) interpréta, rue du Dôme, au chevet de Baudelaire, dont l'état de santé lui avait été décrit par Champfleury, *Tannhäuser*. À ce sujet, Champfleury écrivait à Malassis : « l'effet fut tel que celui que j'attendais ». À la lumière de cet épisode, la phrase « Venez et je joue Wagner » de la présente lettre acquiert une funèbre dimension prophétique. Madame Meurice mourut le 13 novembre 1874. Victor Hugo, qui conduisait le deuil, prononça une allocution au Père-Lachaise.

« Si, cher Monsieur, je vous écris, et je le fais sans être embarrassée. Ce n'est point mon esprit qui a la prétention de vous répondre, c'est ma simplicité et ma bonhomie habituelles. Dès que j'ai reconnu à l'adresse votre écriture j'ai éprouvé une vraie joie et je vous le dis tout de suite pour vous en remercier. Le timbre de Bruxelles m'a un peu attristée ; vous êtes toujours loin de nous mais vous pensez à moi quelquefois et vous avez un besoin de me le prouver aujourd'hui, cela ne me suffit pas, mais me ferait prendre patience.

J'ai souri d'abord en lisant vos folies, en les relisant j'ai éprouvé comme une espèce de pitié, ne vous rebiffez pas cette pitié n'a rien de blessant au contraire. Me suis-je trompée, il m'a semblé que vous avez une souffrance et que vous auriez eu le désir de me la raconter. Mais votre défiance, votre fierté vous ont retenu de le faire, avec moi, c'est mal. Vous devez me connaître assez pour savoir que je ne ris pas toujours et que je suis votre vieille amie.

Voyons, que faites-vous à Bruxelles ? rien. Vous y mourez d'ennui et ici on vous attend impatiemment. Quel fil vous tient donc par l'aile attaché à cette stupide cage belge ? Dites-le nous simplement. Le petit groupe qui vous regrette tant ne demanderait pas mieux que d'aider à couper ce fil si c'est possible. Que faut-il ? est-ce une passe ? nous l'aurons. Faut-il vous faire réclamer par la police ou la force armée ? **Encore une fois, revenez-nous, vous nous manquez. Manet découragé déchire ses meilleures études, Bracquemont [sic] ne discute plus, j'éreinte mon piano espérant que les sons arriveront jusqu'à vous et vous attireront. Nous faisons de la musique tous les 15 jours, chez moi. Les loups ne sont pas admis. Je suis maîtresse, seule, et ma royauté absolue n'a pas de sujets rebelles. Venez, votre absence est la seule ombre de ces petites réunions. Elles ont été organisées au moment où circulait le bruit de votre retour, nous y avons cru et nous nous sommes rassemblés pour vous attendre. De temps en temps nous criions comme des sentinelles dans la nuit : Baudelaire ne vient pas ! et il se fait un noir silence. Vous manquez aussi, savez-vous à votre dévouement pour Wagner. En musique chacun ici à [sic] son adoration, dam ! je fais ce que je peux, à Manet il faut Haydn, Beethoven à Bracquemont, Haendel à Champfleury, Fantin lui même à son Dieu : Schumann. Venez et je joue Wagner.**

J'ai fait connaissance avec deux femmes qui vous regrettent. J'ai trouvé l'une jolie, l'autre conquérante, toutes deux bêtes diversement. Mais il est convenu que les femmes n'ont pas et ne doivent pas avoir d'esprit. La Japonnaise [sic] du pays latin voudrait bien vous rendre ce que vous lui avez confié. La commandante fait présenter les armes à son mari chaque fois qu'on prononce votre nom. Je l'ai vue le jeudi soir chez la mère Manet, qui, elle aussi, a des regrets pour vous.

Que puis-je encore vous dire pour que vous compreniez combien il est indispensable que vous arriviez ? — Ah ! J'allais oublier une grave question que seul vous saurez décider. Faut-il que je reprenne mes bandeaux ou dois-je persister dans certaine coiffure que j'essaie, peut-être en souvenir de vous. Une manière de cheveux relevés en coques sur le sommet de de [sic] la tête avec des boucles qui descendent vers le front, laissant les oreilles et la nuque à découvert.

Et ma robe robin des bois garnie de cornalines sans le plus petit pli sur les hanches. Et ma robe de taffetas vert à l'habit d'incroyable et celle de 15/16 blanc brodée par feu mon arrière grand mère ? Tout cela vous attend. **Est-ce qu'il devrait en falloir tant, quand je dis, venez, mon amitié reconnaissante de ce que vous avez été pour moi lorsque mon cœur débordait d'amertume et de chagrin, mon amitié calme, sereine et forte aujourd'hui vous appelle et vous tend les mains.**

Écrivez-moi vite ce qui vous retient ou prenez le chemin de fer et arrivez.

Si vous étiez gentil, vous sonneriez samedi à ma porte, nous dînons à 7 heures. C'est le jour de notre musique, vous seriez là pour recevoir les amis ébahis et heureux de vous revoir.

Plantez-là les belges, tous filous pour lesquels j'ai un tel mépris et tant de haine qu'aucune considération fût-elle consciencieusement honnête ne me ferait rester 24 heures chez eux.

Malgré moi je vais vous attendre samedi, étonnez-moi, étonnez-nous tous en arrivant.

Je ne vous souhaiterai la bonne année que de vive voix et par une poignée de main bien sentie (et votre livre dont il faut que je vous remercie). [Signature] »

En haut de la première page, de la main de Narcisse Ancelle :

« 1865 ou 1866
C'est de M^{me} Paul Meurice »

Puis, toujours de la main d'Ancelle, sur la troisième page, en marge : « musiciens ».

Cette lettre répond aux vœux que Baudelaire a envoyés le 3 janvier. La première phrase fait écho à la fin de la lettre du poète, dans laquelle il évoquait sa réputation en Belgique — agent de police, pédéraste, correcteur d'épreuves pour des ouvrages infâmes, parricide —, les « folies » auxquelles Madame Meurice fait allusion. Une passe est un titre de transport gratuit. Bracquemond a peint le portrait de Madame Meurice en 1865. Pichois voyait dans la proposition « De temps en temps nous crions comme des sentinelles dans la nuit » une possible réminiscence de ou une allusion à la pénultième strophe des « Phares ». La commandante est l'épouse du commandant Lejosne. Pichois écrit ignorer l'identité de « la Japonaise du pays latin ». Il évoque à ce sujet Madame Desoye, qui tenait une boutique de « japoneries » rue de Rivoli. « La mère Manet » pourrait désigner la mère comme l'épouse du peintre. Le 15/16 est une sorte de tissu.

Quelques très petits trous, peut-être d'épingle, avec atteinte sans gravité à quelques lettres.

Référence : *Lettres à Charles Baudelaire*, publiées par Claude Pichois avec la collaboration de Vincenette Pichois, *À la Baconnière — Neuchâtel*, 1973, pages 262-265. Nous reprenons les notes explicatives de cet ouvrage.

4. BERNANOS (Georges). SOUS LE SOLEIL DE SATAN. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1926. Reliure signée de Semet & Plumelle : maroquin noir, encadrement de neuf filets à froid sur les plats, dos à cinq nerfs avec encadrements de filets à froid, coupes de même maroquin, doublures de maroquin ambre, gardes de moire noire, tranches dorées sur témoins, plats et dos des deux couvertures conservés, étui bordé de même maroquin noir. Dimensions des plats : 25,5 × 16,5 cm.

Superbe exemplaire de ce livre capital : un des 20 exemplaires réimposés sur vélin d'Arches — le numéro 1 —, signé par l'auteur, enrichi d'une belle lettre au dédicataire du roman, dans une parfaite reliure en maroquin doublée de Semet et Plumelle. Exemplaire Robert Moureau.

Édition originale de ce chef-d'œuvre de la littérature française du vingtième siècle, et de la littérature tout court. Un des 20 exemplaires sur vélin d'Arches réimposés réservés aux XX — et imprimés sur un papier au filigrane de cette société de bibliophiles —, celui-ci numéroté 1. L'achevé d'imprimer est à la date du 25 mars 1926, identique à celle de l'achevé d'imprimer des exemplaires non réimposés. Le seul autre tirage en grand papier est de 212 exemplaires sur vélin pur fil, non réimposés. Le nombre important de ces autres exemplaires sur grand papier comme leur format inférieur rendent d'autant plus digne de recherche et d'attention le tirage spécial réimposé sur Arches.

En tête du volume, cette lettre autographe signée de l'auteur, sur papier de deuil — le père de Bernanos était mort en 1927 —, sans doute à Robert Vallery-Radot, dédicataire de *Sous le soleil de Satan* :

« Sanctuaire de la Salette
par Corps (Isère)

Mon bien cher et fidèle ami,

Ne vous croyez pas oublié, ni même délaissé. **J'ai ce terrible, ce monstrueux livre à achever**, avant octobre, pour des raisons de librairie, et de trésorerie aussi. Littéralement **je ne vis plus que pour lui, toute ma vie s'ordonne en fonction de ces pages inexorables que j'ai à remplir chaque jour. J'écris dans le vide, le silence, le noir absolu**. Mot à mot, je ne vois pas ce que je fais. Quel soulagement, quel enthousiasme, quelle plénitude d'âme si cela vous plaît, lorsque je vous le lirai ! Hélas ! le doute est le plus affreux des maux.

Je vais essayer d'aller vous voir en août, seul, si je puis. Ou au début de septembre. La Belle Dame de notre fontaine m'a traité avec douceur et bénignité. J'ai tant besoin de fraîcheur ! Ma pauvre âme vit sous un climat lunaire, le climat d'une planète sans air et sans eau : elle passe de la chaleur torride au froid sibérien. Qui [*sic*] peut germer de bon ainsi !

J'espère que ma chère petite filleule a reçu la minuscule médaille d'or que j'ai choisie pour elle. On n'a pas beaucoup de choix ici, vous savez ?

Je vous aime, et j'attends de vous aimer à mon aise dans le paradis

Votre ami,

[Signature] »

Bernanos s'étant rendu à La Salette en juillet 1928, cette lettre, datant de fin juillet ou début août, évoque la rédaction de *La Joie*. Bernanos était le parrain de Marie, fille de Vallery-Radot. Nous remercions vivement Monique Gosselin-Noat pour ses explications relatives à ce document.

Provenance : *Bibliothèque littéraire Robert Moureau & Micheline de Bellefroid*, Pierre Bergé & Associés, Pascal de Sadeleer expert, 3-4 décembre 2003, Drouot Richelieu Salle 5, numéro 59 : « **D'une extraordinaire fraîcheur et de toute rareté** ». (Une erreur probable de lecture dans la transcription de la lettre : « incroyables » pour « inexorables ».)

BOULLET (Jean). Voir 14.

5. CLÉMENT (Jean-Baptiste). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE [À MAURICE LACHÂTRE]. 148 *Euston Road NW [à Londres]*, 23 mars [18]75. Une page et demie sur un bifeuillet, 21 × 13,4 cm.

Lettre de l'auteur des paroles du *Temps des cerises* à l'éditeur français du *Capital*, à propos de ses chansons politiques.

« Citoyen

Merci ! J'ai reçu les 5 francs. **Vous allez recevoir 150 Communardes**. Vous m'obligeriez en me disant à qui je pourrais m'adresser à Bruxelles pour la vente de ladite chanson.

Je suis content que Mon homme vous plaise. Comme je vous l'ai dit, elle fait son chemin à Paris.

J'ai une chose très typique, intitulée : Au mur. C'est un capitaine à table et à qui l'on amène des prisonniers son éternel refrain est : au mur. Il y envoie des siens et des nôtres. Il est machine et brute. Je pourrai vous l'envoyer, si vous voulez. Des choses de ce genre resteront, je crois, et caractériseront une époque ; mais il faut absolument que ce soit bien. Ce qui fait que j'aime surtout mon homme c'est que nos ennemis peuvent faire contre nous, mais ne feront pas mieux.

Vous m'obligeriez en me disant à qui je dois m'adresser pour mettre en vente à Bruxelles et en me mettant la ci-jointe à la poste affranchie.

Tout à vous

Clément

Si vous avez quelques livres curieux ou utiles, vous seriez bien gentil en me les envoyant. Je vous les paierai bien entendu. »

6. CONSTANT (Benjamin) — JEANNIOT (Pierre Georges). ADOLPHE. Cinquante eaux-fortes originales de Georges Jeannot. Préface de Paul Hervieu, de l'Académie française. *Paris, 4 rue Picot, 1901.* En feuilles, chemise, étui (29,5 × 23,2 cm).

Illustrations dans le texte et hors-texte.

Un des 25 exemplaires sur Chine, comportant le dessin original, aquarellé, d'une illustration présente dans le texte.

Très bel état.

7. DROUET (Juliette). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE « JULIETTE » À VICTOR HUGO, « 16 février [1849] Vendredi matin 11h ». Quatre pages, 20,8 × 13,3 cm.

Très belle lettre écrite à l'occasion de l'anniversaire de la nuit du 16 au 17 février 1833, au cours de laquelle Juliette Drouet et Victor Hugo étaient devenus amants, date qu'ils célébraient chaque année.

Une Juliette vieillissante y renouvelle le témoignage d'une passion qu'elle ne semble plus espérer réciproque, tout en affirmant lutter contre une jalousie qui ne décroîtra guère avec le temps.

« **Oui, mon bien aimé, il y aura cette nuit, c'est-à-dire la nuit prochaine, seize ans que je t'appartiens ; seize ans que je t'aime, seize ans que je fais ma joie, mon chagrin et ma vie de ton amour. Je ne demande pas au bon Dieu de renouveler pour moi un bail qui ne peut plus te donner aucun bonheur mais je le supplie de me faire mourir avant que tu en aimes une autre.** D'ailleurs ce que tu m'as dit à propos de Mme Jauffret et de la fidélité qu'on doit aux pauvres mortes me donne le désir d'abriter mon amour dans la mort. Ce n'est pas de manger qui est la vie, c'est d'aimer et d'être aimée. Pour cette vie là je donnerais toutes les autres. Quand je pense que je t'ai tourmenté hier, que j'ai été un moment une femme ridicule et odieuse pour toi je ne sais pas ce que je me ferais pour me punir et pour te le faire oublier. Il y a seize ans cette preuve d'amour t'aurait fait sourire et rendu bien heureux. Hier elle t'a déçu et peut-être fait regretter la stupide persistance de mon amour. Je ne peux pas te dire combien je suis malheureuse de songer à cela. Oh ! Je ne veux plus m'exposer à cela. Je ne veux plus voir les femmes noires ni blanches, ni laides ni belles, ni vieilles ni jeunes, dans la crainte de retomber dans ces crises violentes qui ne peuvent plus aboutir

maintenant qu'au ridicule. Je veux t'aimer dans mon coin et à deux genoux sans rien voir, sans rien savoir et sans rien demander. Juliette »

Les lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo, dont la plupart ont été acquises en bloc par la Bibliothèque nationale, placent la maîtresse du poète au premier rang des épistoliers. Cette correspondance se trouve en cours de publication intégrale sur le site juliettedrouet.org. Un colloque « Juliette Drouet épistolière » s'est tenu les 16 et 17 octobre 2017 à la Maison de Victor Hugo et à la Bibliothèque nationale de France. La place Juliette Drouet a été inaugurée à Paris le 19 juin 2019, à l'angle des rues Pigalle et La Rochefoucauld. La plaque qualifie seulement Juliette Drouet de « comédienne française » et « compagne de Victor Hugo », occultant malheureusement sa qualité d'auteur de l'une des plus belles et importantes correspondances amoureuses qui soient.

8. GONCOURT (Edmond et Jules de). LES MAÎTRESSES DE LOUIS XV. Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, Fils et Cie, 1860. Deux volumes. Reliure signée de Mercier, successeur de Cuzin : maroquin bleu marine, triple encadrement de filets dorés, dos à cinq nerfs, pièces de titre et tomaison dorées, date dorée en queue, fleurons dans les entrenerfs avec encadrements, filets sur les coupes, doublure de tabis rose avec encadrement de même maroquin bleu marine, comportant filets, pointillés et fleurons, gardes de tabis rose, tranches dorées sur témoins, plats et dos des couvertures grises muettes conservées. Dimensions des plats : 23,5 × 14,5 cm.

Superbe exemplaire, un des 6 sur Hollande, seul grand papier, comportant un envoi des frères Goncourt à Paul de Saint-Victor. Avec des notes autographes. Reliure en maroquin de Mercier. Exemplaire Laurent Meeûs et Charles Hayoit.

Édition originale. Envoi à Paul de Saint-Victor sur le faux-titre du premier volume :

*à Paul de Saint-Victor
ses amis
E. et J. de Goncourt
un des six exemplaires tirés sur papier de Hollande*

En tête du second volume sont montées quatre pages de notes autographes relatives à divers personnages de la cour sous Louis XV.

Vicaire, III, 1043 : annonce 8 exemplaires sur Hollande, ce que permet de rectifier le texte de l'envoi de cet exemplaire. Vicaire mentionne des couvertures imprimées. Celles de notre exemplaire sont muettes.

Provenance : Laurent Meeûs (ex-libris, catalogue établi par Michel Wittock, Bruxelles, 1982, numéro 1148) ; Charles Hayoit (ex-libris, Sotheby's, Paris, 30 novembre 2005, 73). La lettre de la marquise de Pompadour signalée dans le catalogue Hayoit n'était déjà plus jointe à l'ouvrage lors de la vacation.

9. JOUHANDEAU (Marcel). L'ONCLE HENRI. Paris, Librairie Gallimard, 1943. Reliure signée de Tchékéroul : plein lézard jaune, dos lisse, doublure bord à bord de même lézard, gardes de soie noire, doubles gardes de papier vergé teinté noir, coiffes guillochées, filet doré sur les coupes, tranches dorées sur témoins, plats et dos de couverture conservés, étui bordé de même lézard jaune avec papier bois teinté noir, intérieur de finette teintée jaune. Dimensions des plats : 18,8 × 11,6 cm.

Splendide reliure en lézard doublée de Tchékéroul. Elle a figuré à l'exposition organisée en l'hommage de ce dernier en 1993 au Musée Charlier de Bruxelles. Exemplaire Robert Moureau.

Les reliures en lézard doublées de Tchékéroul sont particulièrement recherchées pour leur raffinement extrême et perfection technique. Leur manipulation procure des extases bibliophiliques nonpareilles.

Un des 13 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, premier papier, celui-ci numéroté VII, l'un des 10 mis dans le commerce.

Envoi sur la page de titre :

*Pour Robert Moureau
qui rend
mon séjour à Bruxelles
j'oserais dire, plus féérique
Marcel Jouhandeau
21 octobre 54*

Le 20 octobre, Jouhandeau avait donné au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles une conférence intitulée « Littérature confidentielle ».

Outre les plats et le dos de la couverture de couleur crème de cet exemplaire sur grand papier, on a fait relier ceux de la couverture d'un exemplaire ordinaire, de couleur gris bleuté. Le prière d'insérer se trouve de plus monté sur onglet.

L'exemplaire est parfaitement conservé.

Bibliothèque littéraire Robert Moureau & Micheline de Bellefroid, Pierre Bergé & Associés, Pascal de Sadeleer expert, 3-4 décembre 2003, Drouot Richelieu Salle 5, numéro 327 : « Un joyau bibliophilique ». Avec ex-libris sur même peau de lézard jaune. Nous avons repris la description de la reliure faite par Pascal de Sadeleer.

10. REBOUX (Paul) & MÜLLER (Charles). À LA MANIÈRE DE...

Bel et rare ensemble en grand papier de ces recueils de pastiches, souvent très drôles et dont certains sont devenus des classiques. Un véritable plaisir de lecture et l'un des plus sûrs remèdes à la mélancolie.

a. À LA MANIÈRE DE... *Éditions de la Revue Les Lettres, 23, Chaussée d'Antin, 1908. Broché, 18 × 14 cm. En grande partie non coupé, non rogné.*

Un des 17 exemplaires sur Japon, premier papier, signé par les deux auteurs.

b. À LA MANIÈRE DE... Nouvelle série, suivie des séries parues antérieurement. *Bernard Grasset, 1910. Broché, 19,5 × 15 cm. Non rogné, très grands témoins.*

Un des 20 exemplaires sur Hollande, seul grand papier.

c. À LA MANIÈRE DE... Troisième série. *Bernard Grasset, 1913. Broché, 18,5 × 12,8 cm. Non rogné, grands témoins.*

Un des 550 exemplaires sur simili-Japon.

d. [Sous le seul nom de Paul Reboux, Charles Müller ayant été tué dans les premiers jours de guerre en 1914.] À LA MANIÈRE DE... Tome troisième (4^e série). *Bernard Grasset, 1925. Broché, 18,8 × 12,1 cm.*

Un des 13 exemplaires sur Chine, premier papier, celui-ci l'un des 3 hors-commerce non mentionnés à la justification imprimée.

Minimes défauts sans gravité.

11. [Reliure] [BOZERIAN (Jean-Claude)]. PORTE-DOCUMENTS. Reliure signée de Bozerian : maroquin rouge à long grain, encadrement multiple à riche décor de fleurons, dos à nerfs, entrenerfs très richement ornés, roulette intérieure, doublures de tabis vert avec encadrement doré, la seconde doublure remontée sur un compartiment dépliant plus récent. Dimensions des plats : 32 × 23,5 cm.

Porte-documents du dernier chic pour bibliophile : en maroquin rouge à riche décor de fleurons dorés, signé par Bozerian.

Il s'agit d'une reliure transformée en porte-documents. La reliure est signée « REL P. BOZERIAN », marque de Jean-Claude Bozerian (1762-1840), dit l'Aîné. Deux petites fentes visibles au bord des plats devaient servir à faire passer un ruban de fermeture.

Restauration centrale au mors du second plat et aux charnières, quelques petits frottements.

12. RENAN (Ernest). VIE DE JÉSUS. *Paris, Michel Lévy Frères, 1867.* Reliure signée de Pagnant : demi-marquain beige à coins, dos à cinq nerfs, auteur et titre dorés, chiffre « J.P. » et « Paris 1867 » dorés en queue du dos, tête dorée. Couverture non conservée. Dimensions des plats : 22 × 14,5 cm.

Très rare exemplaire sur grand papier de ce texte révolutionnaire. Édition définitive, augmentée d'une préface fondamentale. Sur le faux-titre, envoi du gendre de Renan, fondateur de la Ligue des droits de l'homme et père d'Ernest Psichari : « Au cher M. Hustin, Parce que je tiens beaucoup à cet exemplaire qui me fut donné de la main à la main par M. Renan. Ce jeudi 24 mai 1917. Jean Psichari. » La reliure est au chiffre de ce dernier.

Sur le feuillet précédent, de la même main semble-t-il, la parfaite notice suivante, que nous reprenons donc intégralement : « De la *Vie de Jésus* il n'existe, en réalité, que deux éditions proprement dites, toutes les autres n'étant que des tirages : la première, qui est de 1863, reproduite dans les onze suivantes, et la treizième, qui est de 1867, reproduite depuis indéfiniment. La treizième contient seule la fameuse préface sur l'évangile selon saint Jean. Elle est la seule complète. On ne peut plus faire usage aujourd'hui de la première, qui demeure à l'état de curiosité. La treizième, qui est la seule utilisable, est une véritable rareté, surtout quand on la trouve sur grand papier, comme dans le présent exemplaire, qui est un exemplaire sur Hollande, sans justification de tirage, comme la maison Michel Lévy faisait dans ce temps-là. »

Dos faiblement assombri avec légers frottements.

Printing and the Mind of Man, 352. En français dans le texte, 285. (Pour la première édition.)

13. [RODIN (Auguste)]. LES DESSINS DE RODIN. Octobre 1907. *Paris, 15, rue Richepanse, 15, Chez MM. Bernheim Jeune & Cie, experts près la Cour d'appel, 1907.* Broché, 15,5 × 12 cm.

Très rare catalogue de la première grande exposition consacrée uniquement aux dessins de Rodin, chez Bernheim-Jeune, en 1907.

1 feuillet [faux-titre, verso blanc], 6 feuillets, 1 feuillet [recto blanc, mention d'imprimeur au verso]. Liste de 156 œuvres exposées. Le second plat annonce quatre expositions.

Très bel état. Deux minimes déchirures marginales au plat supérieur.

14. VIAN (Boris), sous le pseudonyme de Vernon SULLIVAN. J'IRAI CRACHER SUR VOS TOMBES. *Éditions du Scorpion*, 1946. Reliure signée de Devauchelle : demi-box brique, plats de couverture conservés — le dos ne l'a pas été. Dimensions des plats : 18,8 × 12 cm.

Exemplaire enrichi de dix dessins originaux signés de Jean Boulet. Ils sont différents de ceux reproduits dans l'édition de 1947 illustrée par ce dernier.

Édition originale. Les plats de couverture, conservés, sont défraîchis. Petites salissures sans gravité sur le premier et le dernier dessin, ce dernier très légèrement gondolé.

15. VIGNY (Alfred de). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE À LYDIA. [*Pau*, décembre 1824], huit pages sur deux bifeuillets, 12,2 × 9,7 cm — bords irréguliers —, deux feuillets joints avec notes autographes de Lydia et Alfred de Vigny.

Première lettre conservée de Vigny à sa future épouse, accompagnée de très émouvantes notes du poète écrites à la mort de cette dernière.

« **Ne nous affligeons plus, chère Lydia, je vais tenter un nouvel effort pour mon bonheur ; après tant d'obstacles surmontés je ne serai pas arrêté au moment d'obtenir votre main[,] ce que je désire le plus au monde.** Je vais écrire à ma mère, mais comme elle n'a pas le même cœur que moi pour vous, je ne lui dirai pas la dureté avec laquelle M^r votre père a refusé un mot d'écrit qui attestât la part que vous auriez à son héritage. Vous avez vu aussi qu'elle ignore que vous n'avez aucun revenu actuel. — Il faut éviter de le lui faire savoir et que j'obtienne son consentement qu'elle a fait légaliser par devant notaire comme elle me l'a dit.

Envoyez-moi donc comme nous avons dit la lettre que vous venez de recevoir je mettrai vos nègres en avant comme je pourrai. — Il faudrait traduire seulement les lignes qui vous regardent, et dire si la moitié de ces pauvres noirs qui travaillent tant est à votre frère. — Je ne dirai pas cela par exemple.

Ensuite, chère amie, écrivez ce que nous avons dit sur le nom de l'homme d'affaires qui a entre les mains le papier où votre père vous fixe un héritage. J'enverrai tout cela à ma mère ; j'en ferai quelque chose de bien beau et j'espère que j'aurai en échange son consentement.

Adieu, chère amie, je je [*sic*] vous en prie dites à M^{me} Bunbury qu'elle soit bien aimable comme avant-hier et qu'elle ne boude pas, car certainement **c'est à nous de pleurer, de nous fâcher, de crier et de frapper du pied par terre, nous que tout le monde querelle de tous les côtés** ; mais elle qui n'a plus rien à faire qu'à mettre des fleurs sur sa tête, à donner des bals et se moquer de nous deux, elle serait bien bonne de se fâcher. **La tristesse est faite pour ceux qui s'aiment et que l'on veut séparer**, pour elle, n'est-elle pas entourée de tout ce qu'elle aime ? Et si je lui suis devenu odieux, qu'elle supporte encore quelque tems ma présence, bientôt, quelque chose qui arrive elle ne me verra plus, nous partirons ensemble je l'espère encore chère amie et je suis toujours votre

Alfred.

Vraiment lorsque je viens à penser que M^r Bunbury avec un trait de plume qui n'est rien pour moi et tout pour sa fille pourrait tout terminer, je ne puis m'empêcher de sentir que si j'étais père je n'agirais pas ainsi, que d'inquiétudes encore, que de tourmens il va nous causer ! Est-ce pour moi que ma mère lui demandait quelque chose ? Vous le savez ? Elle est de son avis. »

À cette lettre se trouvent joints deux documents particulièrement émouvants :

— Un feuillet sur lequel la destinataire de cette lettre a écrit « Déc 24 », date probable de réception de la missive.

— Un feuillet sur lequel le poète a écrit, sur un côté :

« Janvier 1863 — — Douces reliques.

Ma Lydia avait en secret conservé dans son nécessaire le plus cher pour elle de mes premiers billets en 1825 [*sic*] à Pau, celui par lequel je la priai à l'aider à cacher à ma mère qu'elle était dépouillée de sa fortune par sa belle-mère et que je l'aimais pour elle-même et sans rien attendre de sa fortune arrachée par ruse. »

De l'autre côté :

« 22 janvier 1863

Secrets et tendres souvenirs du cœur de Lydia. Laissés dans son nécessaire de voyage et retrouvés par moi. A de V[ign]y »

Le consentement sous réserves de Madame de Vigny pour le mariage de son fils est daté du 27 décembre 1824.

Provenance : archives Sangnier (cachets). Publiée dans *Correspondance d'Alfred de Vigny*, tome 1, 1816 — juillet 1830, sous la direction de Madeleine Ambrière, *Presses universitaires de France*, 1989, lettre 24-31, pages 188-189.

« La vérité ne peut être que par la liberté »

16. ZOLA (Émile). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE [À HENRY BÉRENGER]. Paris, 22 novembre 1897. Deux pages sur un bifeuillet, 20,6 × 13,2 cm.

Document historique : en pleine Affaire Dreyfus, Zola s'exprime sur les responsabilités de la presse et l'importance de la liberté pour cette dernière, trois jours avant la parution de sa première prise de position publique, dans *Le Figaro*, en faveur de la révision du procès, et neuf jours après le déjeuner décisif chez le vice-président du Sénat Scheurer-Kestner, dont les révélations l'ont convaincu de rallier le camp dreyfusard.

Il s'agit de la réponse de Zola à l'enquête sur « les responsabilités de la presse contemporaine », lancée par Henry Bérenger le 4 décembre 1897 dans la *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*. Annoncée dès le numéro du 4 décembre, la lettre de Zola sera publiée le 18 décembre — moins d'un mois avant *J'Accuse...!*

« Paris 22 nov. 97

Monsieur et cher confrère,

[Ce premier paragraphe est rayé de deux traits obliques] Veuillez m'excuser si je tiens si mal ma promesse. Mais quand j'ai voulu écrire les vingt lignes que je vous avais promises, j'ai senti toute la difficulté d'y faire tenir ma pensée.

Je suis pour la liberté illimitée, je la réclame pour moi et je tâche de la tolérer chez les autres. C'est pourquoi je ne veux pas qu'on touche à la liberté d'écrire. Si l'on touche au journal, on touchera au livre. Puis, toute restriction est grosse de menace, la serpe aiguisée contre l'ivraie va couper le blé. Mais quelle tristesse, quel soulèvement indigné de la conscience devant l'œuvre abominable de la basse presse, dont le négoce, le trafic sur les curiosités du public, est en train d'énerver, d'empoisonner la nation ! Mon cœur en saigne, et il faut un douloureux effort de ma raison, pour garder la sérénité de l'espoir. Quand même, **je veux croire la presse initiatrice et libératrice, travaillant à plus d'instruction, à plus de lumière. Le torrent, même impur, fécondera tout. La vérité ne peut être que par la liberté.**

Voilà, monsieur et cher confrère, ce que j'aurais voulu vous dire mieux et avec les développements nécessaires.

Cordialement à vous.

Emile Zola »

Trois jours après la rédaction de cette lettre, le 25 novembre 1897, *Le Figaro* fera paraître en une l'article « M. Scheurer-Kestner », première prise de position publique de Zola dans l'Affaire Dreyfus. La rédaction de notre lettre est contemporaine de celle de cet article fondamental : les deux textes, d'expression similaire sur plusieurs points, témoignent des réflexions et de la position de Zola au cours de cette période cruciale pour lui-même comme pour la Troisième République, sur des questions qui se trouvent au centre de l'Affaire Dreyfus et demeurent actuelles.

La lecture de l'enquête sur « les responsabilités de la presse contemporaine » reste absolument passionnante en 2019. Dans « M. Scheurer-Kestner », on lit ceci, qui fait écho au document que nous proposons : « La presse est une force nécessaire ; je crois en somme qu'elle fait plus de bien que de mal. Mais certains journaux n'en sont pas moins les coupables, affolant les uns, terrorisant les autres, vivant de scandales pour tripler leurs ventes. » L'article de Zola se conclut par cette formule historique, reprise quelques semaines plus tard sous une forme légèrement différente dans *J'Accuse...!* : « **La vérité est en marche, rien ne l'arrêtera plus** », proposition que l'on peut mettre en parallèle avec celle — non moins cardinale — sur laquelle s'achève la contribution de Zola à l'enquête de la *Revue bleue*.

Au sujet de l'« entrée en dreyfusisme » de Zola, épisode dont l'importance excède bien sûr le cadre de la seule biographie de l'écrivain, l'on pourra se reporter à l'article suivant d'Alain Pagès, que nous remercions vivement pour ses commentaires toujours obligeants : « Émile Zola : "je trouvais lâche de me taire" », dans « Mil neuf cent », numéro 11 (1993), pages 136-140.

Lettre publiée — sans le premier paragraphe, avec datation approximative, faute d'avoir pu consulter l'original — dans *Correspondance*, sous la direction de Bard H. Bakker, tome IX, annotations par Owen Morgan et Alain Pagès, *Les Presses de l'Université de Montréal et Éditions du CNRS*, 1993, p. 102-104.

Note au crayon dans le coin supérieur gauche de la première page, peut-être une marque d'appartenance : « Hélyary ». Traces de pliures, très légères rousseurs et salissures.

Les dimensions données dans ce catalogue ne figurent qu'à titre indicatif
et ne sauraient prétendre à l'exactitude au millimètre près,
sans même tenir compte des corrections relativistes.

La transcription des documents manuscrits
n'est que modérément diplomatique afin
de ne point trop entraver la lecture.

Achévé de tapoter
le 12 juillet
2019.

Conditions de vente conformes à notre rigoureuse morale personnelle, au *Code de commerce*
ainsi qu'au code des usages commerciaux et à la charte de déontologie du
Syndicat de la Librairie ancienne et moderne.